

## La mixité dans les quartiers populaires : enjeu ou injonction ?

**Horia Kebabza**

**L**a vie collective dans les quartiers populaires se structure selon une division sexuée de l'espace et des lieux. Les garçons « trônent » au bas des immeubles, les filles, toujours en plus faible proportion, se regroupent en fonction de leur temps libre et des espaces disponibles. Car hommes et femmes du quartier ont des espaces « réservés », identifiés par l'ensemble des groupes, et l'usage veut que l'on respecte ces « périmètres ». L'accession à l'espace urbain, aux lieux publics s'opère selon des modalités différentes en fonction du sexe. Très vite, ces usages deviennent des habitudes, et bientôt des règles qui ont force de « lois ».

Ayant fait de l'espace public leur propriété, l'espace de proximité de leur quartier étant le seul lieu où les jeunes hommes peuvent trouver des preuves de leur masculinité, ils réactualisent le clivage masculin/féminin sur la partition du public/privé. Ainsi s'opère une ségrégation par exclusion des jeunes filles de ces espaces publics : *« Les lieux où je me retrouve avec mes amis : les blocs, des centres pour les jeunes... Ils sont mixtes mais il n'y a pas de filles qui viennent, pourtant elles ont le droit comme les garçons... mais les filles viennent pas car il y a trop de garçons, les activités ne sont pas que pour des garçons mais les délires sont plutôt masculins »* (Mohamed). C'est de la sorte que les garçons se sont assuré une certaine visibilité et que la question sociale posée par les « banlieues » se conjugue bien souvent au masculin.

La présence des garçons dans les différents espaces de socialisation (famille, rue, école, associations) change la façon qu'ont les jeunes filles de se vivre. Pourquoi ne voit-on pas de filles au bas des immeubles ? Parce qu'elles ne souhaitent pas fréquenter les « racailles », disent-elles : *« Je vais pas parler à tous les mecs de B. Non, mais là j'en ai pas envie quoi, ils ne sont pas intéressants, j'ai pas envie de m'intéresser à eux. Ils le méritent pas. »* (Nadia)

Cette règle s'applique d'autant plus volontiers que les lieux identifiés comme étant ceux des «garçons» sont considérés comme malfamés, infréquentables pour des jeunes filles «sérieuses»: *«J'aime pas rester dans les blocs, déjà les blocs ils sont pas propres, les filles qui restent dans les blocs c'est pas trop bien vu... Les garçons se sentent bien dans les blocs, ils sont à l'aise, c'est chez eux. Ils se les approprient, dans tous les blocs y'a leur nom, je trouve pas que c'est ma place [...] Nos lieux à nous, ils sont aussi à eux, mais leurs lieux à eux, ils sont à eux.»* (Salima)

Elles délaissent volontiers les lieux où règnent les garçons, car y apparaître serait un signe soit de mauvaise réputation, soit d'acceptation des règles masculines.

Faut-il voir dans ces extraits d'entretiens<sup>1</sup> les signes évidents d'un recul de la mixité dans ces quartiers? Si oui, il est intéressant d'une part de se demander quels types d'identités sociosexuées sont produits par la socialisation à ses différentes étapes au sein de la famille, ou dans le quartier. Car parler de mixité, c'est réfléchir à la séparation ou à la coexistence plus ou moins importante entre les sexes au sein de l'espace public.

D'autre part, le contexte de forte médiatisation des violences subies par les jeunes filles dans les quartiers populaires

nécessite de mettre à jour les formes de sociabilité des jeunes et les stéréotypes de genre qui entraînent un certain nombre de discriminations, voire de violences, subies par les jeunes filles. Quelles sont les conséquences pour le vécu de ces jeunes, filles et garçons? La mixité va-t-elle de soi pour ces jeunes adolescent-e-s?

Clarifier ces questions permet d'éclairer, dans une approche de genre, les enjeux que les récents débats sur la mixité suscitent. Et nous force à décaler le regard que porte notre société sur ces quartiers et leur population, qui nous fait parfois oublier que l'origine de ces violences est d'abord sociale.

### Le genre, à quoi ça sert?

La notion de genre nous enseigne que les différences de sexe ne sont pas seulement issues de la nature biologique, mais qu'elles sont aussi et surtout le fruit d'une construction sociale et culturelle qui hiérarchise les sexes et qui renvoie à la classification du masculin et du féminin.

Notre recherche<sup>2</sup> montre que les rapports sociaux de sexe dans les quartiers populaires, et particulièrement les rapports filles-garçons, sont surdéterminés par divers éléments: des normes sexuées et une hiérarchisation des sexes, un important repli viriliste, et les effets d'un vécu «villageois» des cités<sup>3</sup> soutenu par la logique des réputations. Autant d'éléments explicatifs d'une difficile cohabitation entre les sexes, et d'une recrudescence de la violence sexiste, qui viennent s'adosser à un contexte socio-économique et urbain de plus en plus dégradé.

Dans les quartiers populaires, comme ailleurs, la hiérarchisation des sexes se réalise tout d'abord dans l'espace privé, au travers d'une socialisation différenciée toujours vivace au sein des familles.

1. Les extraits et les exemples présentés ici sont le produit d'un travail de recherche dans les quartiers populaires de Toulouse, qui repose sur des entretiens de jeunes filles et jeunes hommes, des rencontres collectives avec des groupes de jeunes, mixtes ou pas, autour des problématiques associées à la recherche, mais également sur l'animation d'un réseau de réflexion inter-associatif avec des professionnel-le-s de l'intervention sociale.

2. Horia Kebabza et Daniel Welzer-Lang, 2003, *Jeunes filles et garçons des quartiers, une approche des injonctions de genre*, rapport DIV, Mission de recherche Droit et Justice.

3. Vécu «villageois» qu'il reste encore à catégoriser...

L'éducation asymétrique donnée aux filles et aux garçons laisse apparaître des normes sociales sexuées qui renvoient à la partition entre espace privé et espace public.

Cette inégalité de traitement trouve sa justification par une différence des sexes jugée comme irréductible. Voici l'explication qu'en donne Brahim: «*Moi de mon côté pas du tout, c'était vraiment pareil, après bien sûr on n'éduque pas une fille comme on éduque un garçon, ça c'est tout à fait normal. C'est-à-dire que, si, en fait, y'a une petite différence, mais je pense que cette différence elle est normale... à l'époque on sortait beaucoup plus moi et mon frère que elle sortait dans la rue, c'était normal quoi, [...] mais c'est une différence je pense qu'est normale, parce qu'on n'a pas les mêmes droits quand on est une fille que quand on est un garçon [...] C'est une histoire de droits, ouais, c'est une histoire de droits, on n'a pas les mêmes droits, c'est pas le droit de la justice, du code civil ou pénal, c'est le droit de la famille. Une fille, c'est très délicat je pense à éduquer, c'est plus délicat qu'un garçon, ouais.*»



La mixité dans les quartiers populaires

## Les effets de la sociabilité juvénile : des espaces différenciés

L'importance de la composition du groupe des pairs, ou des réseaux amicaux dans les processus de socialisation des jeunes n'est plus à démontrer. En revanche les échanges, les comportements, les interactions et les images du féminin et du masculin diffèrent selon que le réseau de sociabilité est monosexué ou mixte: «*Dans le quartier, c'est pas mixte. S'il y a une fille dans le groupe des garçons, ils la traitent de tout, ils sont gentils avec elle quand elle est là, mais quand on leur dit «c'était qui?» : c'est une pute, c'est une chienne, c'est tous les noms quoi. C'est plutôt les garçons dans un coin en train de fumer leur joint et tout ça, et les filles qui sortent dans le quartier. De toute façon, ils les traitent de tout quand elles sortent, et soit elles vont en ville, sinon quand elles ont leurs copains qui sont dans le groupe, elles vont les retrouver autre part, mais je sais que les filles elles évitent toujours d'être dans le groupe des garçons puisque ça parle beaucoup*» (Nawal).

On constate également une acceptation implicite des filles, quand elles entrent dans les groupes de garçons, de se soumettre en quelque sorte à leur autorité, c'est-à-dire que «aller vers eux pour discuter, c'est accepter leur contrôle...». Elles ne peuvent ensuite plus revenir en arrière et s'exposent donc à accepter certaines familiarités de leur part.

Franchir cet interdit équivaudrait à une adhésion implicite à l'appropriation des femmes par les hommes: «*Non, en fait, non, je suis une fille qui parle pas aux types. C'est clair, simple et précis. Pourquoi, c'est parce que... je sais même pas, c'est ce qu'on m'a appris chez moi, d'ailleurs, mon père, il me voit parler avec un type, il me déboîte déjà, non je m'entends quand je dis ça mais bon, c'est pas avec n'importe qui,*

*quoi. C'est pas que je me prends pour je ne sais pas qui ou quoi, mais c'est que ici, faut pas parler avec n'importe qui. Parce que dès que tu parles avec eux, ils vont aller voir un type, ils vont dire ah putain, elle a craqué sur moi. Et en fait, d'un p'tit truc, juste le fait que t'aïlles leur parler, ils vont te faire une histoire de Steven Spielberg [...] Moi je te parle de chez nous parce que c'est pareil partout dans les quartiers» (Nadia).*

Les conséquences directes de cette pression exercée sur les filles se retrouvent dans la division sexuée des espaces. Les relations entre filles et garçons restent cachées, secrètes; ou bien elles sont limitées au minimum. Le rapport à l'autre sexe semble être à la fois très codifié et empreint de précautions: «*Des copines. Des copains, non, pas trop. J'ai des voisins, mais j'ai pas de copains, c'est des voisins mais c'est pas mes copains. y'a une différence. C'est comme ça plus dans le quartier en fait. Entre voisins, on reste... une distance il faut...*» (Leïla)

Alors les filles gardent leurs distances et tentent de composer avec les frustrations: «*Dans le quartier, quand je parle à un mec, c'est foutu pour ta gueule quoi, tu sais t'aimerais délirer normal et tout, c'est clair et tout, des trucs... des gestes amicaux, tu le tiens par l'épaule et tout, tu peux pas, tu as une distance et pis, pas de sourires, t'es frustrée, frustrée. Et les rumeurs, non, les rumeurs toutes les filles du quartier, on a envie d'être tranquilles, de passer inaperçues.*» (Rachida)

Dans cette structuration des espaces et des déplacements, l'activité de chacun se trouve sous le contrôle d'autrui, contrôle rendu possible par la configuration spatiale des cités (certains-e-s ont pu comparer cette architecture en tours et barres et leur disposition dans l'espace comme de grands «panoptiques»). Bien entendu, là encore les filles

se retrouvent soumises à des procédés autoritaires et dominateurs, le lexique employé par ces dernières pour parler du contrôle exercé par les garçons est quasiment d'ordre policier: «*En fait, chez nous, c'est un grand quartier... bah à chaque bloc, t'as un groupe de mecs, là où tu passes t'as un groupe de mecs, que tu passes à pied, tu les vois, que tu passes en voiture, tu les vois, alors tu passes les douanes.*» (Nadia)

Pour les garçons, le groupe des pairs est primordial (Duret, 1996, 1999; Lepoutre, 1997)<sup>4</sup>. La forte homosocialité fait passer les copains avant la petite amie, comme si cette dernière avait le pouvoir de remettre en cause l'appartenance au groupe et au-delà l'existence même de la «bande». Elle contribue donc à renforcer l'enfermement dans le groupe et la limitation des interactions, notamment avec les filles: «*Moi tu sais quoi, c'est que je fais passer les amis avant tout tu sais. Parce que je préfère rester avec eux, je préfère cent fois plus rester avec mes copains, que ma copine je peux rester avec elle deux heures maximum.*» (Frédéric)

Elle occasionne dans les relations avec les filles des comportements contradictoires et ambivalents, résultat des interactions au sein et hors du groupe, mais aussi un mode de démonstration des identités sexuelles: «*Tu sais, le défi en fait, vis-à-vis des gars du quartier, tu vois, j'avais à cœur de montrer ma virilité, ma vaillance quoi, donc vas-y quoi, c'était par esprit de compétition quoi, c'était le mâle, c'est qui qui va assurer plus que l'autre, qui va surenchérir sur les histoires, sur la branlette, voilà quoi.*» (Pascal)

### Ségrégation sociale et virilité

Les relations entre les sexes dans les quartiers populaires ne sont pas le produit d'un héritage culturel ou religieux, mais apparaissent plutôt comme la

4. Voir la bibliographie à la fin de l'article.

conséquence d'une organisation sociale dans les quartiers populaires. De la même manière, les rapports filles-garçons sont davantage marqués par une « culture de quartier », que par la dimension ethnique ou culturelle<sup>5</sup> : *« Dans le quartier, le problème entre filles et garçons, c'est la conséquence d'un autre problème... le problème vient de l'enfermement. Les types n'ont pas de but dans la vie, ils se lèvent le matin, ils vont rencontrer des types comme eux, y'a pas d'échanges, ils vivent tous dans la cité, tous de la même origine. C'est impossible de changer dans ces cas-là... Puis il arrête l'école, il va rien foutre ou aller dealer et ce qu'il a à faire, c'est se caler en bas d'un bloc et mater. »* (Rachid)

Réaffirmer que ces situations sont bien une production sociale contemporaine permet d'éviter les explications culturalistes et *naturalisantes* des phénomènes.

Si une tension croissante entre les sexes est admise, il reste à comprendre les raisons pour lesquelles ces jeunes hommes se retrouvent aussi sexistes<sup>6</sup> et violents avec les filles.

Les réponses virilistes des garçons et les violences qui y sont associées, violences contre soi et contre les autres, peuvent être analysées comme des stratégies de défense pour répondre à la peur du chômage de masse et de la précarisation, dans une période marquée par la dévalorisation de la force physique comme force de travail. Or, ces garçons souvent démunis et dépourvus de ressources économiques, culturelles, scolaires, ne disposent que de ressources corporelles : leur force physique, qui devient une dimension fondamentale de la virilité. Ils trouvent ainsi une échappatoire à leur déficit d'intégration sociale et économique.

Le comportement de ces jeunes hommes, qui revendiquent leur culture

d'origine en prônant « ça ne se fait pas chez nous » pour justifier les attitudes de domination envers les femmes, est la résultante d'un double mouvement de domination, d'une violence en cascades. Dominés par une société qui les rejette à ses marges, rabaissés par sa violence symbolique, ils deviennent dominants et violents (et là, la violence n'a rien de symbolique, elle est bien réelle) dans leur microsociété.

Par ailleurs, les discours recueillis lors des entretiens montrent l'existence d'une barrière symbolique mais aussi souvent physique et inscrite dans l'espace (ces quartiers se trouvent de « l'autre côté du périph' ») entre des « eux » et des « nous ». Ce marquage d'une frontière entre « eux » et « nous » est utilisé par les jeunes filles et garçons dans certaines interactions où c'est l'aspect culturel, communautaire, qui est mis en avant pour marquer l'opposition. C'est aussi une stratégie pour répondre à la désignation sociale dont ils et elles peuvent faire l'objet.

Le concept de « ségrégation réciproque » (Robert, Lascoumes, 1974) permet de comprendre ce phénomène de « double spirale » entre les « in-group » (les jeunes de la cité) et les « out-group » (la société). Ce processus produit une forte valorisation du groupe des pairs, et une dévalorisation du reste de la société. Ce groupe est souvent unisexe, ce qui ne

5. Arabo-musulmane, compte tenu de notre échantillon composé pour la quasi-majorité de jeunes femmes et d'hommes d'origine maghrébine.

6. La question de l'homophobie est aussi largement présente dans les discours des jeunes, elle réfère aux rapports sociaux de sexe au sein du groupe des hommes. Les liens entre sexisme et homophobie apparaissent comme évidents lorsque l'on sait que l'homophobie divise les hommes à l'image hiérarchisée des rapports hommes/femmes : aux hommes virils les honneurs, aux hommes non virils et/ou homosexuels, une place de bouc émissaire.

Folfer,  
Planton

constitue pas une distinction significative entre la socialisation des jeunes garçons et filles des quartiers et celle des autres jeunes qui se regroupent entre pairs du même sexe; la tendance à la non-mixité du réseau amical est une caractéristique de la sociabilité juvénile dans son ensemble.

Mais le cloisonnement semble distinguer les jeunes en difficulté des quartiers par une importance considérable des copains, en lien avec le phénomène de ségrégation réciproque qui tend à les isoler encore plus. Ainsi, le manque de reconnaissance sociale, leur « désaffiliation » (Castel, 1995) qui ne leur confère pas de place dans la société, renforce l'importance du groupe des pairs comme seul lieu d'existence sociale.

De plus, le groupe, en neutralisant l'individu, accentue la difficulté pour ces garçons de rencontrer des filles. Ce manque d'éducation sentimentale, lié au décalage sur le marché de la rencontre affective, vient renforcer les effets d'une éducation et d'une socialisation sexuelle précoce centrée sur la pornographie. De fait, les entretiens de garçons révèlent l'importance de l'imagerie dégradante des femmes véhiculée par la pornographie et la publicité et une représentation partagée de la « femme-objet ». Ces images banalisent et légitiment les attitudes sexistes envers les femmes, et ces représentations expliquent en partie pourquoi avant d'être victimes de violences sexistes, les jeunes filles sont souvent étiquetées comme « salopes ». Par exemple, dans notre enquête, la majorité des jeunes rencontré-e-s ne condamnent pas vraiment les viols collectifs, et d'ailleurs pour eux/elles, ce ne sont pas vraiment des viols, puisque la victime était déjà condamnée par la communauté du quartier et soupçonnée d'avoir des pratiques sexuelles douteuses, autrement dit d'être une « pute ».

### **Des filles invisibles ou la rencontre impossible...**

« Où sont donc passées les filles ? » semble être le leitmotiv des intervenant-e-s sociaux/ales dans les quartiers populaires. L'invisibilité supposée des

filles, que nombre de travailleurs sociaux continuent à percevoir comme cantonnées dans l'espace privé et domestique, espace de discrétion, accentue leur difficulté à exister dans la sphère publique de manière autonome. Car si les entretiens montrent qu'elles investissent peu les structures d'accueil de jeunes, ils révèlent aussi que leur mode d'occupation des espaces de proximité résidentielle diffère de celui des garçons. Si ces derniers ont des lieux de rencontre fixes, les filles ont tendance à déambuler, à être en mouvement. Elles sont en revanche plus nombreuses que les garçons à avoir une vie à l'extérieur du quartier. Autant d'éléments qui contribuent à rendre leur présence moins visible.

Néanmoins si les rapports sociaux de sexe étudient la domination, ils ne réduisent pas les individus à la domination qu'ils subissent, comment réagissent les jeunes filles face à ces contraintes ?

Celles que nous avons rencontrées laissent apparaître une certaine vitalité et des stratégies de contournement de la domination subie, qui naviguent entre soumission à la norme, stratégie d'invisibilité et dépassement des frontières de genre<sup>7</sup>. Pourtant, quelles que soient les expériences et pratiques, souvent individuelles, qu'elles développent, elles peinent à renverser la tendance à cette forte virilisation des quartiers. Et force est de constater qu'une véritable mobilisation collective n'est pas à l'ordre du jour...

Ne peut-on faire l'hypothèse que ces jeunes filles tirent des bénéfices secondaires à cette domination ? Comme le fait de s'épargner des ruptures familiales douloureuses, de bénéficier d'une présumée « protection » de la part de leurs frères, ou d'un soutien en cas de difficultés ? Et tout en réduisant les conflits, elles se créent des espaces d'autonomie, à l'abri des regards.

Mais pour filles et garçons, il n'existe pas d'espace pour une socialisation amoureuse épanouie. Dans les discours des jeunes, la relation fraternelle empreinte du fameux « respect » est largement valorisée. Mais elle nous paraît davantage révélatrice d'une incapacité à entrer dans ce que Hugues Lagrange (1999) appelle « l'ère du flirt », qui s'est généralisée avec la mixité à l'école et s'est naturellement développée chez les jeunes. Le contexte des cités, marqué par l'antagonisme des sexes et une certaine dualisation des univers masculin et féminin (que la spécialisation des filières préprofessionnelles achève de diviser !) rend plus difficile le flirt.

Ceci est bien entendu lié aux stratégies d'évitement. Les jeunes vivent leurs relations avec l'autre sexe de façon cachée, et filles et garçons sont également prisonniers du quartier et de son manque d'anonymat. Ces dernière-e-s, piégé-e-s par le système, jouent avec les frontières de territoire pour pouvoir se rencontrer : « *Les copains mecs, ouais, au lycée, après le lycée quoi, au quartier non. Même, je pourrais pas, c'est question de respect, c'est je ne sais pas, je pourrais pas, tant que mes parents ils le connaîtront pas, je ne peux pas. Donc tu les retrouves où ? Au lycée, après en ville, donc voilà quoi, dans leurs quartiers à eux.* » (Fatih)

Si l'évitement est au fondement des relations filles-garçons des quartiers, et la prise de distance publique la règle, un « ailleurs » est toujours possible : « *Mon père, il veut pas que je parle à des types, mais c'est pas pour autant que je le faisais pas. Je parlais à des types que j'aimais bien.* » (Nadia)

7. L'investissement dans la scolarité et l'emploi, domaines où elles échappent en partie au contrôle du quartier, n'est pas ici examiné. Mais il reste, bien entendu, une stratégie de « sortie » du quartier et d'émancipation.

De fait, n'y a-t-il pas évolution dans l'occupation de l'espace public par les filles? Ce dernier est devenu un enjeu dans les relations entre les sexes. Aujourd'hui c'est la visibilité croissante des jeunes filles qui fait de la mixité une question cruciale.

### Les paradoxes d'une injonction à la mixité?

Quant à la non-mixité, elle nous montre l'importance de réfléchir à des espaces d'où les jeunes filles ne se sentent pas exclues de fait, par une présence masculine. Les expériences des travailleurs sociaux convergent dans le même sens; les garçons, en investissant fortement certains lieux, équipements ou dispositifs, écartent toute possibilité de présence féminine.

La relative invisibilité – subie ou choisie – des jeunes filles, en tout cas leur place minorée, permet de mettre en évidence l'écart, ou le chemin encore à parcourir entre l'idéal égalitaire et les comportements. L'observation des pratiques de mixité ou de non-mixité au sein des espaces publics permet d'en comprendre les enjeux, parfois contradictoires, et de les mettre en relation avec la question de l'égalité.

Existerait-il une non-mixité « acceptable » de fait, celle des cours de récréation, des stades, des sections

scolaires fortement sexuées (comme les sections mécanique auto, ou secrétariat) et une autre non-mixité « intolérable », celle qui s'expose aujourd'hui dans les quartiers populaires?

Un des paradoxes du récent débat autour de la mixité, notamment scolaire, tient au fait que cette dernière n'est plus considérée comme une étape vers l'égalité des sexes, à contre-courant d'une transformation historique et d'une revendication pour la mixité dans les classes, qui a accompagné le succès scolaire des filles<sup>8</sup>. On postule ainsi que la mixité serait l'occasion pour certains garçons de commettre des actes sexistes, en tout cas la mixité ne ferait rien pour arranger les choses. Il apparaît donc urgent de « sauver les filles<sup>9</sup> » d'une mixité qui les contraint, voire les opprime. Par exemple, à Toulouse, l'administration fait des demandes particulières de débats non-mixtes au sujet des relations filles-garçons et de la sexualité, dans les lycées des quartiers « prioritaires » ou « sensibles ». Les garçons étant perçus comme violents, les filles doivent en être protégées.

Pourtant, plusieurs expériences éducatives menées dans ces lycées ou dans des clubs de prévention interrogent quant à la non-mixité des interventions. En effet, elle semble avoir moins d'intérêt quand les filles se connaissent entre elles, sont du même quartier et font peser les unes sur les autres le poids de la norme et des injonctions de genre. Les filles sont contraintes, par le jeu des réputations, de donner une image irréprochable aux autres, celle d'une jeune fille sérieuse et vierge. Leurs réactions, y compris dans les groupes non-mixtes, dénotent une norme où le plaisir féminin est largement imprégné d'une connotation négative. Elles se distinguent entre « sérieuses » et « salopes », réactivant ainsi le clivage et la

8. Pour une lecture critique des avancées de la mixité scolaire en termes d'égalité des sexes, voir Mosconi (N), *La Mixité dans l'enseignement secondaire : un faux-semblant ?* Paris, PUF, 1989.

9. En contrepoint de : « Il faut sauver les garçons », *Le Monde de l'éducation*, janvier 2003, n° 310, où l'on peut lire que « le désarroi des garçons en échec scolaire face à la réussite des filles risque de mettre à mal la cohabitation des sexes dans l'école et dans la société ». Mais, faut-il le rappeler, ce que l'échec scolaire des garçons des milieux populaires interroge, ce sont avant tout les normes scolaires et la question sociale, et non la mixité.



catégorisation des filles par les garçons.

Le deuxième enjeu est contenu dans le fait qu'engager une réflexion sur la mixité dans les quartiers aujourd'hui, c'est tenter de mettre à jour les contradictions entre une manière de penser l'égalité des sexes, la mixité étant perçue comme un gage, ou en tout cas comme un premier pas vers l'égalité, et la production/reproduction des stéréotypes de genre.

Les politiques en direction des «jeunes», souvent androcentriques, ont oublié de prendre en compte les relations de genre, alors que l'adolescence est un moment de la vie où les identités sexuées et sexuelles sont particulièrement complexes; la mixité pouvant jouer comme activateur des désirs sexuels. Or, force est de constater aujourd'hui que les relations filles-garçons se sont durcies dans les quartiers populaires, durcissement qui s'accompagne d'un certain recul de la mixité et d'une difficulté d'accomplissement sexuel ou amoureux<sup>10</sup>.

Le recul de la mixité nous apparaît problématique car il constitue un frein à l'égalité des sexes, et par un effet d'entraînement est générateur de violences sexistes. Mais considérer les choses sous cet angle, c'est oublier que la non-mixité est le résultat de ces violences, et non son origine.

En parallèle d'une réflexion sur la mixité, des espaces sexuellement non mixtes et socialement mixtes ne sont-ils pas à inventer afin de permettre aux filles

la découverte de l'altérité, et par conséquent l'accession à une autonomie plus grande? Car en effet, l'expérience, le vécu «hors quartier» leur apparaît comme la porte de sortie la plus probable, celle qui ouvre d'autres horizons, qui permet d'échapper aux conditions d'existence dans les quartiers. En bousculant les représentations, l'altérité permet de dissocier le quartier et l'ailleurs: «Je m'aperçois qu'y a autre chose que le quartier, qu'y a une vie aussi autour, tu vois, qu'y a des gens, qu'y a je ne sais pas, tout un autre milieu quoi, des étudiants, d'autres milieux tu vois, et que j'ai besoin de tout ça pour ensuite pour me dire que je suis une adulte.» (Fatima)

### Genre et politiques sociales : le véritable enjeu ?

Dans les quartiers d'habitat social, la politique de la ville et certains de ses dispositifs ont renforcé le clivage privé/public entre filles et garçons et ont contribué à pérenniser les stéréotypes de genre: activités «du dedans» pour les filles, faisant appel à leur prétendue nature féminine, activités «du dehors» pour des garçons dont il faut canaliser les pulsions agressives, notamment par le

10. Cet accomplissement amoureux et sexuel est vécu dans notre société comme un «devoir», qui augmente d'autant la frustration des jeunes les plus démunis-e-s, lorsqu'ils/elles comparent leurs possibilités à la norme hétérosexuelle dominante.

sport. Les pratiques différenciées induites par ces politiques publiques ont renforcé l'occupation non-mixte de l'espace.

En outre, si les filles subissent des contraintes, par leur père, leur petit ami, ou par leurs frères, les politiques publiques en ont institutionnalisé le nouveau rôle: les fameux «grands frères» qui participent eux aussi à la reproduction des rôles de genre et contribuent à maintenir les discriminations faites aux femmes. Demander aux habitant-e-s de réguler l'espace public à partir de compétences du privé, a produit un effet désastreux en termes de rapports sociaux de sexe et, par-delà, de violences faites aux filles.

Si les jeunes filles réclament aujourd'hui des activités spécifiques et non-mixtes, c'est qu'elles ont eu l'impression d'être délaissées. Mais ce qu'elles réclament avant tout, ce sont des lieux de parole et d'écoute car il n'existe pas d'espaces pour nommer leur vie, dont les violences sexistes font partie. Car l'invisibilité et l'isolement des filles sont entérinés par le fait que les associations de femmes adultes ne sont pas des espaces pertinents pour elles, leurs réalités sont différentes et masquent leur spécificité. Aussi, la prise en considération, dans une approche de genre, des besoins des filles autrement que comme «pacificatrices» du groupe des garçons, et la redéfinition simultanée de ceux des garçons, représente aujourd'hui un enjeu majeur dans l'élaboration des politiques publiques.

Contrer les effets pervers de ces politiques et des conditions de vie dans les quartiers, c'est faire en sorte que garçons et filles comprennent ce qui les oppose ou les rassemble, et prennent conscience de ce dont, les uns et les autres, sont victimes ou porteurs. L'enjeu consiste non seulement à reconnaître les violences subies par les filles, mais aussi

de comprendre leur degré de «tolérance» à la violence, face à notre propre «intolérance» à ces mêmes violences.

Il s'agit également de réfléchir au nécessaire affranchissement de ces jeunes hommes d'une injonction à la virilité obligatoire, liée à leurs statuts d'hommes des milieux populaires, souvent d'origine immigrée, dont la force de travail – en opposition à celle de leurs pères – est largement dévaluée. Ajoutons que pour certains, cette prescription virile est source de souffrances et les oblige à une certaine «schizophrénie», quand d'autres laissent entendre à demi-mot qu'ils n'ont rien à y gagner.

Les espaces publics des quartiers sont appropriés et utilisés par les individu-e-s, souvent regroupé-e-s par sexe et par âge. Vecteurs et lieux de la sociabilité au quotidien et du processus de reconnaissance mutuelle, ils contribuent ainsi à la construction d'une identité sociale et d'un sentiment d'appartenance pour ses habitant-e-s.

La sortie des femmes dans l'espace public des quartiers semble s'opérer au prix d'une relative transformation de cet espace en un prolongement de l'espace domestique, où les hommes se sentent autorisés à «protéger» les filles. Ils rappellent que l'espace public est construit socialement comme un espace dangereux pour les femmes, cela vient légitimer leur surveillance et le contrôle de leur sexualité. Ces espaces de proximité ne constituent donc pas des espaces publics à part entière puisque le contrôle permanent sur les filles, la menace incessante que représentent la rumeur et la réputation, sont autant de contraintes qui ne permettent pas au féminin d'apparaître et de prendre pleinement place dans la sphère publique.

Et si, pour la majorité des jeunes hommes des quartiers populaires, le prix à payer pour «lâcher» la virilité paraît

encore trop élevé, il apparaît peu probable qu'ils parviennent à l'investir dans la sphère du travail. Dès lors, ils l'exposent de manière outrancière car ils ne possèdent pas de ressources suffisantes pour l'aménager de manière moins manifeste, comme d'autres groupes qui déplacent la primauté du masculin vers d'autres sphères. Ainsi, la différence avec d'autres catégories sociales où le clivage masculin/féminin est moins accentué, tend à creuser l'écart entre ces quartiers de tous les dangers, habités par des nouveaux « barbares » et le reste de la société; où pourtant, l'arrivée de femmes dans l'espace public et davantage de mixité n'ont pas induit de facto, malgré de belles avancées, une égalisation des situations des hommes et des femmes dans la famille, à l'école, au travail ou dans la vie politique.

Favoriser la mixité, c'est travailler sur les stéréotypes de genre, c'est donc encourager l'égalité des sexes, mais cela ne résout rien de la ségrégation sociale et spatiale que subissent les habitant-e-s des quartiers d'habitat social. Ségrégation qui conforte un fonctionnement « néo-communautaire et villageois » et certains types de sociabilités qui renforcent à leur tour les phénomènes de ségrégation sexuée.

### **Horia Kebabza**

Doctorante en sociologie,  
chargée d'études à l'Université Toulouse-  
le-Mirail, CERS, Equipe Simone/SAGESSE  
hk@abri.org

### **Bibliographie**

- Castel (R), 1995, *Les Métamorphoses de la question sociale*, Paris, Fayard.
- Coutras (J), 2003, *Les Peurs urbaines et l'autre sexe*, Paris, L'Harmattan.
- Dubet (F), 1987, *La Galère, jeunes en survie*, Paris, Fayard.
- Duret (P), 1996, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, PUF.
- Duret (P), 1999, *Les Jeunes et l'identité masculine*, Paris, PUF.
- Kebabza (H), 2004, « Logiques de genre dans des quartiers impopulaires », in *Hommes et migrations*, n° 1248.
- Kebabza (H) et Welzer-Lang (D), 2003, *Jeunes filles et garçons des quartiers, une approche des injonctions de genre*, rapport DIV, Mission de recherche Droit et Justice.
- Lagrange (H), 1999, *Les Adolescents, le sexe et l'amour*, Paris, Syros.
- Lepoutre (D), 1997, *Cœur de banlieue*, Paris, Odile Jacob.
- Lepoutre (D), 1999, « Action ou vérité, notes ethnographiques sur la socialisation sexuelle des adolescents dans un collège de banlieue », in *VEI enjeux*, n° 116.
- Maillochon (F), 2003, « Le Jeu de l'amour et de l'amitié au lycée : mélange des genres », in *Travail, Genres et Sociétés*, n° 9.
- Marry (C), 2003, *Les Paradoxes de la mixité filles-garçons à l'école, Perspectives internationales*, Rapport pour le PIREF et Conférence du 16 octobre 2003 au Ministère de l'Éducation Nationale (Paris).
- Robert (P) et Lascoumes (P), 1974, *Les Bandes d'adolescents*, Paris, Ed. ouvrières.
- Welzer-Lang (D), 2002, « Virilité et virilisme dans les quartiers populaires en France », in *VEI enjeux*, n° 128.